

Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band: - (1993)
Heft: 1

Artikel: Sciences et nihilisme
Autor: Favre, Patrick
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-870487>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

SCIENCES ET NIHILISME

Dans son essai de 1949 intitulé *Über die Linie*, Ernst Jünger définit le nihilisme — qui n'est plus «devant la porte», comme disait Nietzsche, mais qui a désormais envahi la maison de l'homme et menace par là l'homme en son être — par le mouvement de réduction que subissent tous les domaines de la réalité. Or, dans sa méditation sur le nihilisme, Jünger ne répond pas à la question des causes de cette réduction ; un chemin reste donc ouvert pour la pensée et c'est ce chemin que cette étude se propose de parcourir. Elle tentera de montrer que la réduction a son origine dans les sciences modernes qui, poussées par la volonté de puissance, cherchent à dominer la réalité, et qui pour ce faire simplifient cette réalité en la réduisant à l'univocité, à son aspect purement quantitatif, de telle sorte qu'elle soit mesurable, calculable et par là maniable. Il s'avérera toutefois que les arts, dans leur attention à l'unique, à l'individuel, s'opposent à cet appauvrissement de la réalité et qu'ils se présentent ainsi comme un contre-poids, un frein au mouvement nihiliste.

Le titre indique qu'ici s'engage une méditation sur le rapport entre les sciences et le nihilisme. Or, affirmer l'existence d'un lien entre les sciences et le nihilisme, cela ne surprend sans doute plus dans le monde actuel de la technique moderne. En effet, si le nihilisme c'est un néant qui s'étend et anéantit ce qui était là auparavant, les sciences ne sont-elles pas elles-mêmes responsables de certaines forces de destruction et d'anéantissement ? Pourtant, le néant dont il sera question ici est moins «visible», mais peut-être plus essentiel pour le destin de l'homme ; et le rapport qu'il entretient avec les sciences, lui aussi moins évident, n'en est pas moins fondamental pour comprendre ce qu'il en est de l'homme dans le monde de la technique moderne.

Cette étude prendra comme point de départ un essai de Ernst Jünger intitulé *Über die Linie*, qui a paru en 1949 comme contribution à un volume en l'honneur du 60^e anniversaire de Martin Heidegger. Dans cet essai, Jünger traite pour la première fois de

manière thématique du nihilisme, un thème qui traverse cependant toute son œuvre et sa pensée. C'est que le nihilisme n'est pas pour Jünger un phénomène parmi d'autres ; il est bien plutôt «un grand destin, une force originelle, à l'influence de laquelle nul ne peut se soustraire¹».

Or, le mouvement nihiliste a pris une telle ampleur qu'il est aujourd'hui de dimension planétaire — alors qu'il était en son début un phénomène exclusivement européen ; si autrefois des civilisations entières restaient intactes, le nihilisme désormais «embrasse le monde entier²». Notons en passant que selon Heidegger lui-même, le grand mérite de Jünger est justement d'avoir mis au jour le caractère planétaire du nihilisme : «Vous dites avec justesse : “C'est le tout qui est en jeu”, “il y va de la planète”³».

Le nihilisme est ainsi parvenu à son épanouissement, il a désormais atteint une telle force que l'homme est aujourd'hui menacé par son «caractère envahissant⁴». Or envahir, cela veut dire pénétrer de vive force dans un territoire, puis l'occuper et s'y étendre. Le nihilisme n'est donc plus seulement «devant la porte⁵», comme disait Nietzsche, mais il a maintenant pénétré dans la maison de l'homme. Jünger constate, quatre ans après la fin de la deuxième guerre mondiale, que les pensées de Nietzsche quant au mouvement nihiliste «se sont, chemin faisant, chargées d'un contenu, de vie vécue, d'actes et de souffrances. L'aventure spirituelle s'est confirmée et reproduite dans la réalité⁶».

Le nihilisme apparaît ainsi comme étant un phénomène essentiel qui détermine le destin de l'homme contemporain : «le plus inquiétant de tous les hôtes⁷» se trouve désormais dans notre maison. Or, la maison de l'homme, c'est son monde environnant, et les rapports qu'il entretient avec ce monde sont dès lors menacés par l'irruption du nihilisme.

1. Ernst JÜNGER, «Passage de la ligne», in *Essai sur l'homme et le temps*, tr. H. Plard, Paris : Christian Bourgois, 1970, p. 523-80.

2. *Ibid.*, p. 551.

3. Martin HEIDEGGER, «Contribution à la question de l'être», in *Questions I et II*, tr. G. Grand, Paris : Gallimard, 1968, p. 202.

4. E. Jünger, «Passage de la ligne», p. 531.

5. Friedrich NIETZSCHE, *Fragments posthumes*, in *Œuvres philosophiques complètes*, éd. et trad. G. Colli et M. Montinari, Paris : Gallimard, 1967, fr. 25 (470).

6. E. Jünger, «Passage de la ligne», p. 523.

7. F. Nietzsche, *Fragments posthumes*, fr. 2 (127).

Or selon Jünger, la possibilité de surmonter le nihilisme est liée à une compréhension suffisante de ce phénomène. Certes, les tentatives de répondre à la question du nihilisme n'ont pas manqué en ce XX^e siècle, mais c'est justement leur profusion qui nous égare : la notion de nihilisme, si elle est aujourd'hui l'une des plus débattues, est en même temps l'une des moins claires et des plus confuses.

Pour expliciter sa tâche, Jünger a recours à une image médicale : le nihilisme est une maladie dont on ne peut guérir que si l'on en connaît les symptômes. Or, qu'est-ce qu'un symptôme ? Le mot vient du grec «σύν» : «avec», et «πίπτω» : «tomber, arriver». Il désigne donc ce qui arrive avec la maladie, ce qui l'accompagne tout en étant son signe visible. Il va donc s'agir pour Jünger de dépeindre, de décrire les signes visibles qui accompagnent le nihilisme. C'est donc bien, comme le dit Heidegger, «dans la description bien comprise que se rassemble ce qu'il y a de fructueux dans la parole de Jünger⁸».

Toutefois, dans cette parole fructueuse, un chemin reste ouvert pour la pensée. En effet, Jünger affirme à plusieurs reprises qu'il ne cherche pas les causes du nihilisme, mais s'en tient à la simple description du phénomène : «il convient de dépeindre des symptômes, non des causes⁹», et «les causes véritables de notre situation nous échappent¹⁰».

Ainsi, c'est à la question des causes du nihilisme que ce travail va tenter d'offrir une modeste contribution. Mais avant cela, il convient de présenter brièvement le phénomène du nihilisme tel que l'a décrit Jünger.

1. Le nihilisme chez Jünger : la réduction

Nous avons vu qu'il s'agissait pour Jünger dans son essai *Über die Linie* de dépeindre les symptômes du nihilisme, c'est-à-dire les signes visibles de ce phénomène. Or le signe essentiel du monde nihiliste, c'est pour Jünger le fait qu'il est «un monde réduit¹¹» («eine reduzierte Welt»). C'est par le terme de «réduc-

8. M. Heidegger, *Contribution à la question de l'être*, p. 206.

9. E. Jünger, «Passage de la ligne», p. 548.

10. *Idem*, p. 557.

11. *Idem*, p. 548.

tion» («Schwund») que Jünger saisit le phénomène du nihilisme. Mais que faut-il entendre par cette réduction ? Le mot allemand «Schwund» nous en donne une première indication ; il vient du verbe «schwinden», qui veut dire : se réduire, s'amoinrir, dépérir, disparaître. Or tous ces verbes indiquent un processus : le nihilisme, c'est-à-dire la réduction, n'est donc pas un état, mais bien un mouvement ; le monde nihiliste «continue à se réduire¹²». Ces verbes nous laissent également entendre que dans le mouvement de recul qu'ils décrivent, il s'ouvre un espace toujours plus grand pour le néant qui s'installe : or un néant qui s'étend et s'installe, c'est bien là le nihilisme.

Il s'agit maintenant de mieux comprendre ce qu'il en est de cette réduction. Jünger, en la caractérisant de manière générale, nous dit que «l'abondance se tarit¹³». Le mouvement de réduction se présente donc comme un mouvement d'appauvrissement : une abondance était là, qui se trouve menacée par le néant qui s'étend. Mais quelle était cette abondance ? C'était simplement le monde, la réalité avec ses nuances, son caractère multiple et complexe. Or, dans le processus de réduction, cette réalité riche et abondante dans sa multiplicité tend à être toujours plus simplifiée, ou, comme le dit Jünger, «ramenée à un commun dénominateur¹⁴». La réduction se présente ainsi comme un appauvrissement, une simplification du monde, de la réalité.

Or, pour mieux saisir ce qu'il en est de cette simplification de la réalité, il nous faut voir comment la réduction se développe dans un domaine particulier de la réalité. Parmi les domaines qui subissent la réduction, Jünger mentionne l'art, l'érotisme, la politique, la santé, les sciences, ainsi que la vie économique, morale et religieuse. Certes, cette liste n'était pas exhaustive dans l'esprit de Jünger ; il est en effet un exemple de réduction dont Jünger ne parle pas, et qui pourtant est selon Heidegger essentielle et particulièrement menaçante pour le destin de l'homme : c'est la réduction linguistique qui a lieu dans le monde de la technique moderne. Dans la conférence qu'il a tenue en 1962 et qui a été publiée en 1989 sous le titre *Überlieferte Sprache und Technische Sprache*, Heidegger affirme que dans le monde de la

12. *Idem*, p. 548.

13. *Idem*, p. 548.

14. *Idem*, p. 549.

technique moderne, «le propre de la langue est réduit, c'est-à-dire rétréci à la production de signes, à l'envoi de messages¹⁵».

En effet, alors que le propre de la langue est d'être un dire qui rend manifestes les choses, les porte au paraître, la langue technique, qui repose sur la production de messages (ou signes, codes) dont le sens doit être absolument clair et univoque, élimine tout ce qui ne peut être réduit à de tels messages clairs et univoques : seules l'univocité et la clarté des messages rendent possible une communication qui doit être rapide et certaine et ainsi apte «à couvrir la latitude d'informations la plus vaste possible¹⁶». La langue est désormais exclusivement information : le langage des poètes est remplacé peu à peu par le langage des machines. La langue se trouve donc bien dans un processus d'appauvrissement.

La simplification et l'appauvrissement de la langue dans le monde de la technique moderne apparaît ainsi comme un bon exemple de la réduction qui caractérise le processus nihiliste. Or cet exemple nous en dit plus encore quant à la compréhension de la réduction (et donc du nihilisme) et notamment du lien possible entre les sciences et le nihilisme ; en effet, nous avons vu que l'appauvrissement de la langue s'accompagne en même temps d'un accroissement de la vitesse de transmission des informations, d'une amélioration de leur clarté, et surtout d'une augmentation de la quantité des informations émises et reçues. Or il s'agit là d'un phénomène que Jünger avait vu dans la réduction en général, dans tous les domaines de la réalité : l'appauvrissement, l'effritement de la réalité n'est pas accompagné, comme on pourrait le penser, d'un affaiblissement, mais bien plutôt d'un «déploiement de force et d'une puissance de choc qui s'augmenteront sans cesse¹⁷». Jünger constate ainsi que l'effritement de la réalité est en même temps «accélération [...] et surcroît d'intensité¹⁸».

La question qui se pose dès lors est la suivante : comment un appauvrissement de la réalité peut-il aller de pair avec une augmentation de force, de puissance ?

15. Martin HEIDEGGER, *Langue de tradition et langue technique*, tr. M. Haar, Bruxelles : Lebeer-Hossmann, 1990, p. 42.

16. *Idem*, p. 40.

17. E. Jünger, *Passage de la ligne*, p. 548.

18. *Idem*, p. 552.

Pour répondre à cette question, il nous faut revenir à l'exemple de la réduction linguistique tel que l'a développé Heidegger. Heidegger montre que dans le monde de la technique moderne, il s'agit de fournir et de recevoir des informations toujours plus nombreuses, plus rapides et plus sûres; or des informations sûres, ce sont des informations sur lesquelles on peut compter et donc s'appuyer; des informations rapides, ce sont des informations qui permettent d'être aussi vite que possible en rapport avec telle ou telle région de la réalité; des informations toujours plus nombreuses enfin permettent de saisir le monde dans sa totalité, de sorte que plus rien n'échappe à notre contrôle. La recherche de telles informations indique clairement qu'une volonté de maîtrise, de domination de la réalité est à l'œuvre dans le monde de la technique moderne. Or, Heidegger a bien montré que l'émission d'informations toujours plus sûres, rapides et nombreuses n'est possible que si les messages sont simplifiés à l'extrême (il cite l'exemple du morse), c'est-à-dire réduits à l'univocité. La simplification du langage — et par là son appauvrissement — apparaît ainsi comme une conséquence de la volonté de l'homme de dominer la réalité, de «mobiliser le monde» (selon la formule utilisée à maintes reprises par Jünger dans son œuvre majeure, *Der Arbeiter*). Or, ce qui est vrai pour la réduction linguistique l'est tout autant pour les autres domaines de la réalité. Là aussi, c'est la volonté de dominer la réalité dans sa totalité qui est à l'origine de la simplification de cette réalité, de sa réduction à l'univocité, à un commun dénominateur. Or cette réalité simplifiée, appauvrie, ce monde réduit à l'uni-vocité, n'est-ce pas là le monde de l'homme unidimensionnel dont parlait Herbert Marcuse ?

2. *Sciences et volonté de puissance*

Nous avons ainsi vu que c'est la volonté de dominer la réalité qui est à l'origine du mouvement de réduction dont parle Jünger, et donc du nihilisme. Il s'agit maintenant de mieux saisir en quoi consiste cette volonté de domination de la réalité, puisque c'est en elle que réside la cause du nihilisme.

Une fois encore, l'exemple de la réduction linguistique est fort instructif. En effet, Heidegger montre dans sa conférence — adressée à des ingénieurs — que c'est l'informatique qui rend possible l'émission et la réception de messages toujours plus

clairs, rapides et nombreux, et donc une domination croissante de la réalité sur le plan de l'information. Or ce qui est vrai pour l'informatique dans le domaine de l'information l'est tout autant pour les autres sciences en ce qui concerne les autres domaines de la réalité : ce sont les sciences qui rendent possible la «mobilisation du monde¹⁹» («Mobilmachung der Welt»), la domination totale de la réalité ; c'est par le truchement des sciences que la volonté de mobiliser le monde accomplit sa tâche à son plus haut degré d'effectivité.

Or, l'exemple de Heidegger sur la réduction linguistique a bien montré que les sciences ne peuvent accomplir pleinement et efficacement leur mission de mobiliser le monde que si elles ont auparavant simplifié la réalité, si elles l'ont réduite à l'univocité, ramenée à un commun dénominateur, de telle sorte qu'elles aient affaire à des choses une, analogues, comparables et donc mesurables et calculables ; car en effet, les sciences ne peuvent exercer leur domination sur un monde multiple, complexe et en perpétuel devenir.

Or l'impossibilité pour les sciences de saisir un monde en perpétuel devenir, c'est là un des problèmes fondamentaux de la pensée platonicienne ; selon Platon en effet, il n'y a de sciences possibles que si l'esprit s'élève au-dessus de ce monde en devenir pour diriger son regard exclusivement vers les Idées, c'est-à-dire vers les choses en leur essence. Or ne saisir de la réalité que les Idées, et écarter ce qui n'appartient pas à l'Idée, c'est-à-dire ce qui caractérise chaque chose individuelle, ses qualités propres qui la différencient des autres choses d'une même espèce (comme deux arbres), n'est-ce pas là déjà une réduction de la réalité ? Et ne contempler que les Idées, qui sont l'Un, l'Identique, l'Immuable, n'est-ce pas là déjà en quelque sorte la réduction à l'uni-vocité dont parlent Jünger et Heidegger ? N'est-ce pas ramener les choses, comme le dit Jünger à propos de la pensée nihiliste, à un commun dénominateur ? Le temps manque ici pour répondre à la question d'une possible origine de la réduction nihiliste dans la théorie platonicienne des Idées. Quoiqu'il en soit, le mode de penser platonicien s'est tellement imposé dans notre civilisation occidentale que ce sont aujourd'hui les sciences qui, dans leur tâche de maîtriser la réalité, écartent le

19. Ernst JÜNGER, *Le Travailleur*, tr. J. Hervié, Paris : Christian Bourgois, 1989, p. 203.

côté qualitatif des choses pour n'en retenir que le côté quantitatif, c'est-à-dire mesurable, calculable et dont maniable. Les sciences s'avèrent ainsi être à l'origine de cette réduction de la réalité, qui d'une part rend certes possible la puissance sur cette réalité, mais qui d'autre part ouvre un espace libre au néant qui s'étend et s'installe : elles sont donc bien la cause du mouvement nihiliste qui menace l'homme en son être et son rapport au monde environnant.

Ainsi, lorsque nous parlions dans l'introduction d'un néant peu «visible», nous entendions la réduction de la réalité, l'appauvrissement du monde à l'époque de la technique moderne qui aboutit au monde de l'homme unidimensionnel ; et quant au lien que ce néant entretient avec les sciences, nous voyons que c'est la volonté de domination de la réalité propre aux sciences modernes qui est à l'origine de la simplification de la réalité, et donc du nihilisme.

Notre méditation sur le lien entre sciences et nihilisme a ainsi abouti à un premier résultat : c'est bien dans les sciences modernes qu'il faut chercher la cause du nihilisme, de la réduction de la réalité qui ouvre un espace pour le néant qui nous envahit. Or, si les sciences modernes sont bien la cause du nihilisme, une question essentielle ne peut manquer de surgir en ce moment de la méditation : que sont les sciences en leur être pour qu'elles puissent être à l'origine du mouvement de réduction propre au nihilisme ? Nous avons vu que ce qui caractérise les sciences modernes, c'est leur volonté de maîtriser la réalité, de dominer le monde de telle sorte qu'elles aient la puissance sur ce monde. Or, avoir la maîtrise, la domination, la puissance sur la réalité environnante — et cela par le truchement des sciences —, n'est-ce pas là le propre de la volonté de puissance telle que l'a définie Nietzsche ? Et s'il en était ainsi, ne serait-ce pas alors la volonté de puissance elle-même qui serait à l'origine du mouvement nihiliste ? C'est ce qu'il s'agit de voir maintenant.

Or, qu'est-ce que la volonté de puissance («Wille zur Macht») telle que l'a définie Nietzsche ? Pour le comprendre, il faut écouter le terme allemand «Macht» (puissance) ; il vient du verbe «machen», qui veut dire «faire», mais dans le sens de «construire», «façonner», «former». La volonté de puissance se présente ainsi comme une volonté de construire, de façonner la réalité. Et c'est ce façonnement de la réalité qui rend possible la puissance, c'est-à-dire la domination de la réalité : car on maîtrise d'autant mieux quelque chose qu'on l'a construit soi-

même, à sa propre convenance, formé à sa propre mesure. Qu'il en soit ainsi, c'est là ce que confirme Nietzsche lorsqu'il dit que «nous ne pouvons comprendre («begreifen») d'autre monde que celui que nous avons fait nous-mêmes²⁰». Le verbe allemand «be-greifen» montre bien que com-prendre le monde, c'est en quelque sorte déjà le prendre, le saisir fermement et donc avoir la puissance sur lui. Il apparaît ainsi que l'homme, dans sa volonté de puissance, façonne le monde de telle sorte qu'en le comprenant, il ait la puissance sur lui. Or qu'en est-il de ce façonnement de la réalité qui rend possible la domination sur cette réalité ? Qu'est-ce qui le caractérise ? Écoutons Nietzsche lui-même :

Volonté de puissance comme connaissance

ne pas «connaître», mais schématiser, imposer au chaos assez de régularités et de formes pour satisfaire à nos besoins. [...] Ce n'est que lorsque nous voyons les choses grossièrement simplifiées et égalisées qu'elles deviennent pour nous calculables et maniables²¹.

Or qu'est-ce qui ressort de cette citation ? Tout d'abord que le façonnement de la réalité est l'œuvre de la connaissance humaine, connaissance qui se présente donc d'une part comme partie intégrante de la volonté de puissance, et qui d'autre part s'avère être nullement théorique, mais purement pratique en ce qu'elle cherche exclusivement à satisfaire les besoins des hommes. Or en quel sens, comment la connaissance humaine façonne-t-elle la réalité ? Nietzsche nous dit que nous ne pouvons avoir la puissance sur une chose que lorsque cette chose nous apparaît de manière simplifiée, que nous ne pouvons dominer la réalité si cette réalité nous apparaît telle qu'elle est, multiple, complexe, chaotique, mais uniquement si elle nous apparaît de manière schématisée, simplifiée. De tout cela il ressort clairement que la connaissance humaine, dans sa volonté de dominer la réalité, ne peut le faire que si auparavant elle façonne cette réalité, la schématise, et cela en la simplifiant, en la réduisant à l'univocité. Ce n'est que lorsque la réalité est ramenée à un commun dénominateur, comme disait Jünger, qu'elle devient compréhensible, et par là calculable et maniable.

20. F. Nietzsche, *Fragments posthumes*, fr. 25 (470).

21. *Idem*, fr. 14 (152).

Ainsi, si c'est bien, comme nous l'avons vu, la volonté de puissance qui, dans sa volonté de façonner la réalité pour mieux la saisir et avoir la puissance sur elle, simplifie cette réalité et par là se trouve être la cause du nihilisme que Jünger avait défini comme un appauvrissement de la réalité, il apparaît maintenant que c'est dans l'appareil de connaissance humain que la volonté de puissance a son plus haut degré d'effectivité; et s'il en est bien ainsi, ce serait alors cet appareil de connaissance, ou plus simplement l'intelligence humaine, qui dans sa tâche de simplifier le monde afin de le comprendre et par là de le dominer, poussée en cela par la volonté de puissance qui agit en elle, ce serait donc l'intelligence humaine qui serait à l'origine du mouvement nihiliste. Or, qu'il en soit bien ainsi est confirmé par Nietzsche lui-même :

Tout l'appareil de connaissance est un appareil d'abstraction et de simplification — qui n'est pas axé sur la connaissance, mais sur la maîtrise des choses²².

ou encore

La connaissance : ce qui rend possible l'expérience, par l'extraordinaire simplification des événements effectifs, tant du côté des forces qui y contribuent que de notre côté, de nous qui les façonnons : de telle sorte qu'il paraît y avoir des choses analogues et identiques. La connaissance est falsification de ce qui est polymorphe et non dénombrable en le réduisant à l'identique, à l'analogue, au dénombrable. Donc la vie n'est possible que grâce à un tel appareil de falsification²³.

Il apparaît donc que c'est pour survivre que l'homme est contraint de falsifier la réalité, de la façonner de telle sorte que le qualitatif s'efface et que s'affirme toujours plus nettement l'identique, le comparable, bref le nombre. Car qu'est-ce que le nombre si ce n'est l'univoque par excellence, l'immuable, l'unité une et identique qui écarte d'elle tout ce qui est individuel, qualitatif, incomparable. Il s'avère donc que c'est dans le nombre que le processus d'appauvrissement et de domination de la réalité atteint son plus haut degré de réalisation : lorsque dans une civilisation le nombre domine et détermine la réalité, «le plus inquié-

22. *Idem*, fr. 26 (61).

23. *Idem*, fr. 34 (252).

tant de tous les hôtes» est dans notre maison.

Ainsi, le mouvement nihiliste, c'est-à-dire le mouvement de réduction et d'appauvrissement de la réalité, a son origine dans l'appareil de connaissance de l'homme qui, poussé par la volonté de puissance qui agit en lui et qui, par le truchement des sciences, cherche à dominer la réalité, simplifie cette réalité en la réduisant à l'univocité, au nombre. Il semble donc que l'homme en son être secrète le néant, et que le mouvement nihiliste soit inévitable. Or il n'en est rien, et c'est ce qu'a montré Henri Bergson. Le philosophe français affirme certes que l'intelligence humaine est telle qu'elle est

réduite à éliminer du réel un grand nombre de différences qualitatives, d'éteindre en partie nos perceptions, d'appauvrir notre vision concrète de l'Univers²⁴.

Ainsi,

Mes sens et ma conscience ne me livrent de la réalité qu'une simplification pratique. Dans la vision qu'ils me donnent des choses et de moi-même, les différences inutiles à l'homme sont effacées, les ressemblances utiles à l'homme sont accentuées [...]. Nous faisons une différence entre la chèvre et le mouton ; mais distinguons-nous une chèvre d'une chèvre, un mouton d'un mouton ?²⁵

Toutefois, il est selon Bergson une manière de saisir la réalité qui s'oppose à celle de l'intelligence humaine poussée par la volonté de puissance : c'est celle de l'artiste. L'artiste, en effet, ne cherche pas à dominer la réalité, mais il se «contente» d'en observer la richesse pour nous la dépeindre ; ainsi, loin de simplifier la réalité pour la réduire à l'univoque, à l'identique, au comparable, au nombre, il «enrichit notre présent²⁶» en nous montrant l'individualité des choses, l'unique et l'incomparable.

L'antagonisme entre les sciences et les arts, qui avait déjà occupé la pensée de Platon — avec le résultat de l'exclusion des arts au profit des sciences — apparaît ici dans sa plus grande évidence : les sciences, dans leur tâche de maîtriser la réalité, sont à l'origine du mouvement nihiliste d'appauvrissement et de

24. Henri BERGSON, *La Pensée et le Mouvant*, Paris : PUF, 1975, p. 148.

25. Henri BERGSON, *Le Rire*, Paris : PUF, 1983, p. 116.

26. H. Bergson, *La Pensée et le Mouvant*, p. 175.

réduction de la réalité qui menace l'homme en son être et le rapport qu'il entretient avec le monde environnant ; quant aux arts, dans leur attention à tout ce qui est individuel, équivoque, qualitatif, ils se présentent comme un frein et un contre-poids au mouvement d'anéantissement (entendu au sens d'appauvrissement) qui menace le monde ; le poète, par sa parole, sauvegarde un monde qui se réduit toujours plus. Il se pourrait bien que l'artiste soit plus que jamais le gardien de la richesse du monde.

Patrick FAVRE